



La Plaque tournante

*Pour un réseau qui permette aux travailleurs sociaux
de sortir des rails de la commande sociale*

Numéro 156 - Mars 2021

Pour reconnaître ses pauvres à soi...

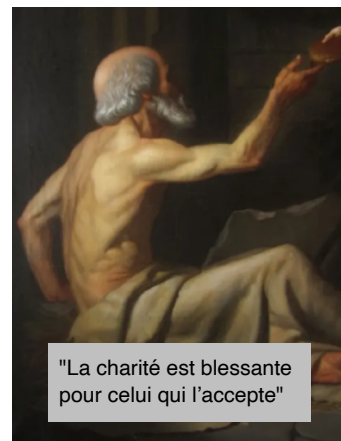
Donner de l'argent est un acte pervers... Bien sûr il y a quelques exceptions, mais a priori cela crée une relation de dépendance, de soumission, ça peut même être une humiliation pour celui qui reçoit. On dit qu'il y a davantage de plaisir à donner qu'à recevoir. Oui, mais c'est souvent un plaisir malsain.

Bon, d'accord, tout cela est très général. Nous visons surtout la façon dont notre société distribue le RSA, et en profite pour entrer dans une relation d'irrespect que vient de stigmatiser une étude du journal Le Monde intitulée : « Les bénéficiaires du RSA dans l'enfer des contrôles » (*vous la trouverez sur notre site, rubrique documents*). Qu'on le veuille ou non, les allocataires se retrouvent en position de mendiants, dont la vie privée est épluchée par l'administration, sous prétexte de chasse à la fraude, pour vérifier tous les détails de leur quotidien, sans aucune pudeur. Cette relation pourrait se résumer par la phrase "tu me dois tout", qu'on peut lire dans deux sens différents : "c'est grâce à moi que tu vis" et par conséquent "je veux que tu me rendes des comptes sur toute ta vie". On trouve une autre version de ce rapport malsain dans la chanson de Jacques Brel sur les "Dames patronnesses". Et vu l'ancienneté du texte, j'en rappelle l'argument : chaque généreuse donatrice tricote des pulls avec sa propre couleur de laine, "pour reconnaître ses pauvres à soi".

Donner le RSA, c'est donner de quoi ne pas mourir de faim, mais c'est affirmer en même temps que la personne qui le reçoit est incapable d'être utile à la société. Or c'est évidemment faux et méprisant ! En fait, cela juge surtout cette organisation sociale, qui laisse plusieurs millions de ses membres sur le bord du chemin, alors qu'ils pourraient rentrer dans un rapport clair et sain : échanger leur capacité de travail, même faible ou symbolique contre de quoi vivre correctement. En remplaçant depuis des années le droit au travail par le droit à ne pas mourir de faim dans la rue, notre société a effectué un recul effrayant.

Et par qui passe ce RSA ? Par les travailleurs sociaux, qui accompagnent souvent les démarches pour en ouvrir le "droit". Et si ces travailleurs sociaux se donnaient plutôt comme véritable objectif de défendre le droit au travail pour tous, à commencer par le partage du travail entre tous ?

Alors faut-il boycotter le RSA ? Et bien non ! Il faut même revendiquer que ce revenu ultra minimum soit réévalué et que les moins de 25 ans y aient droit, tant que le droit au travail n'est pas appliqué. Mais participer à tout cela sans dénoncer cette injustice, et sans donner envie aux bénéficiaires de défendre ensemble leur dignité en exigeant le droit au travail pour tous, c'est comme être amené, bien obligé, à administrer à quelqu'un un médicament poison, mais se refuser de lui donner en même temps l'antipoison, qui nous fera sortir, collectivement, de cette situation dégradante.



Sonia nous conseille de lire « L'éducateur face à l'urgence sociale »

C'est un petit texte rédigé par la sociologue Véronique Le Goaziou. Elle a mené une enquête sur l'impact du premier confinement (en mars 2020) sur les activités de prévention spécialisée dans le département des Bouches du Rhône. C'est une illustration concrète de notre éditorial ci-dessus.

Les éducateurs y ont décidé de maintenir leurs activités, en respectant les précautions sanitaires. Et ils se sont retrouvés face à une misère grandissante, et devant faire face à des activités de plus en plus liées à l'épidémie et à ses conséquences. Les voilà devenus distributeurs d'aides alimentaires, de vêtements, de chèques service... C'est une régression par rapport à un travail plutôt centré d'habitude sur l'acquisition d'une certaine indépendance. La relation humaine a presque disparu, par la force des choses, les travailleurs sociaux étant devenus préparateurs de colis, chauffeurs-livreurs, comptables...

La rédactrice souligne très bien la réticence, la gêne, la honte qui envahit les personnes en difficulté face à cette situation de dépendance. Et se pose à la fin la question du retour à « la normale »... mais c'est quoi la normale... « *L'urgence sociale n'est pas un phénomène exceptionnel ou un moment transitoire mais bel et bien une situation durable* » conclut la rédactrice, et d'ajouter que pourtant « *en principe l'éducatif se distingue de l'humanitaire... Dans les faits, à l'avenir, il est bien possible que ces frontières se brouilleront.* »

Le texte est sur notre site rubrique documents.

Les impatientes

Bibliothèque *POTS*



Djaïli Amadou Amal nous fait partager l'oppression, et la rage, des femmes à qui on impose, par la contrainte une vie qu'elles rejettent de toutes leurs forces. L'auteure est camerounaise, mais ce qu'elle raconte n'est pas propre à ce pays. L'oppression des femmes est présente, sous des formes diverses, dans toutes les cultures de la planète.

"Les impatientes" raconte l'histoire de trois femmes : **Ramla**, qui rêve d'être pharmacienne, et qui n'a pas envie de se marier, mais qui finit par accepter d'épouser un ami de son frère dont elle est amoureuse... mais son père va finalement la marier de force, et en tant que deuxième épouse, à un personnage riche et important. **Hindou**, que l'on marie à un homme alcoolique et violent qui la bat sauvagement dès le premier soir, et **Safira**, qui nous raconte l'arrivée de Ramla comme sa co-épouse, et toutes les humiliations qui en ont suivi pour elle. Et sa façon de se défendre vis à vis de cette jeune « rivale ». Aux cris de révolte de ces trois femmes, la société toute entière, femmes comprises, leur répond "munyal..." patience. Mais c'est une façon de neutraliser leur révolte.

En fait Djaïli nous fait partager indirectement sa propre vie, elle qui a été mariée, à 17 ans avec un homme de près de 40 ans plus âgé qu'elle. "Après avoir vécu cinq années difficiles à ses côtés, j'avais juste envie de me suicider" raconte-t-elle. Elle réussira à rompre ce mariage... mais n'en sera pas sortie pour autant. Dix ans plus tard, elle se séparera, difficilement, d'un mari violent qui kidnappera ses deux enfants.

A l'origine, la patience est une valeur, explique Djaïli. Mais en vérité, cela veut dire : "Supporte, accepte, soumets-toi parce que tu es une femme et que tu dois faire ce qu'on attend de toi !". Ce livre fait partie de la lutte des femmes, en Afrique ou ailleurs, pour obtenir le droit de vivre à égalité avec les hommes. Et se

revendiquer d'une culture pour justifier une oppression est la pire des perversions.

On pourrait garder cette citation de Djaïli comme conclusion : "Décrire tout ce qui est beau dans ma culture et dénoncer tout ce qui est faux dans notre société, parce qu'il faut savoir dire non quand les traditions engendrent de la souffrance".

Médiapart dénonce

un nouveau logiciel de collecte de données qui inquiète les éducateurs spécialisés.

L'article est sur notre site, rubrique documents

Simone nous invite

à regarder une vidéo qui dénonce de façon très convaincante le fait que ce sont les laboratoires pharmaceutiques qui dirigent en réalité toute la politique vaccinale de cette période d'épidémie.

C'est le texte de l'intervention de Manon Aubry devant l'assemblée européenne. En fait il lui manque une conclusion qui devrait s'imposer : la nécessité d'exproprier ceux qu'on appelle les big pharma, et de mettre toute cette activité sous le contrôle collectif. Mais ce n'est pas la perspective du courant politique de Manon Aubry...

La vidéo est sur notre site, rubrique documents

Simon souhaite...

...que s'exprime la colère contre l'Académie de Paris qui veut fermer 3 écoles qui forment des Assistantes Sociales, des Infirmières et des Puéricultrices au sein du "Lycée des Métiers de la Santé et du Social" Rabelais à Paris 18e. Vous pouvez signer et partager la pétition :

<https://www.change.org/Sauvons3écolesInfirmièrePuéricultriceAssistanteSocialeLycéeRabelaisParis18>

Le communiqué de presse est sur notre site, rubrique actualité

Antoine nous plaît

Je donne très peu de nouvelles mais je reçois toujours et lis chaque numéro de la plaque tournante. Je trouve cela toujours intéressant. Suivant ma disponibilité, les articles, ou encore mes réflexions sur mon travail d'enseignant en IME, je lis de manière plus ou moins approfondie la plaque tournante.

En tout cas, merci pour ce document qui permet de garder contact avec un certain "idéal" du travail social, du travail éducatif et qui fait du bien dans un quotidien auquel on ne met pas toujours de sens tellement nous avons "le nez dans le guidon".

Adèle se rebooste

Ton édito qui fait tellement écho à mes interrogations du moment... Et qui sait, va peut être me rebooster pour repartir sur mon projet de séjour avec les résidents que cette saleté de virus a stoppé net dans son élan. Mais t'as raison, surtout dans ce contexte, faut continuer à donner envie de vivre ! En ce moment ma petite résistance c'est justement un petit ciné club avec des résidents, à défaut de pouvoir vraiment les emmener dans les salles obscures. Je pense leur proposer bientôt Papicha.

Auxane nous émeut Elle nous décrit sa première soirée en centre d'hébergement d'urgence :

Au début, je ne voulais pas aller en centre d'hébergement d'urgence parce que j'avais peur de ne pas avoir les épaules assez larges. Je n'y connaissais rien et j'avais entendu dire, ou je l'imaginais bien moi-même, qu'on pouvait se faire cracher dessus, que les « hébergé.e.s » pouvaient chier en plein milieu des couloirs et qu'il fallait nettoyer la merde. Au début, je me sentais conne, parce que la saleté (et les réalités) de la rue me faisait peur. Je voulais pas choper la galle, ou des puces. J'ai honte... J'avais peur de rencontrer ces « hommes isolés », pour certains alcools-dépendants, certains d'entre-eux en crise de manque. J'avais peur de voir leurs mains trembler, d'être impuissante face à une crise de delirium tremens...

Et puis j'y suis allée, parce qu'il fallait que je sorte de cette peur et que, comme diraient des ayatollah des mouvements Colibris, que moi aussi « je fasse ma part ». Parce que je ne peux pas fermer les yeux... Dans ce centre d'hébergement d'urgence, j'ai vu ceux que le gouvernement, les hommes et femmes au pouvoir appellent « les invisibles ». Allez vous faire foutre avec cette expression à la con. Ils sont visibles, ils sont là, ils existent. Dites plutôt que vous ne voulez pas les voir, que vous préférez fermer les yeux. Peut-être est-ce plutôt vous que nous devrions appeler les « mal voyants »...

A vrai dire, je suis en colère parce que les personnes concernées par l'action sociale, les personnes qu'on accompagne (que ce soit dans les foyers, les IME, l'urgence sociale et autres), l'Etat n'a rien prévu, il ne s'en soucie pas. Alors qu'il devrait les voir. Alors qu'il devrait s'y connaître. Mais il semblerait que ce qui compte pour ce gouvernement, c'est de faire bosser ceux qui le peuvent en continuant de briser le code du travail pour soutenir un système économique qui s'écroule... Aujourd'hui, je n'ai pas peur. Je suis en colère. Je suis enragée.

Son texte intégral est sur notre site rubrique courrier.

Projet Bamako

Nous vous tiendrons au courant régulièrement. Une section « éducateurs » (mais il s'agit de travail social en général) va peut-être s'ouvrir en octobre prochain (au mieux) à Bamako, sur le site du groupe scolaire piloté par Abibata. Il s'agirait d'une formation post bac de deux ans. Ce projet peut intéresser tous les curieux du monde, tous ceux qui regardent vers l'Afrique, tous les motivés par le travail social, et nous cherchons spécialement le contact avec tous ceux qui pourraient correspondre avec des étudiants maliens là-bas, participer à des vidéo conférences, donner un coup de main, ou des livres, faire de la pub si on lançait une cagnotte sur internet, proposer des contenus, y aller en stage ou en séjour (ça c'est moins facile, mais faisable). Ceux qui souhaitent être spécialement tenus au courant, on leur enverra les docs (projet pédagogique, contenus, organisation...) au fur et à mesure. Il y a déjà quelques inscrits sur cette liste spéciale Bko !

Vidéothèque **PTS**

La cité rose

C'est le moment de voir ou de revoir ce film de Julien Abraham réalisé en 2012, sept ans avant « Mon frère », qu'on a présenté dans la Plaque Tournante il y a deux mois.

Dès les premières images, on est dans le bain : un gamin de 13 ans surnommé Mitraillette (car il parle à toute vitesse) vient de prendre une balle perdue dans le cadre d'un conflit entre bandes de dealers. On est en plein dans l'actualité... Mais le parti pris du réalisateur est de nous montrer la vie de ce « village » du 9-3. Et la vie, elle déborde de ces gamins qui courent, jouent, draguent, rigolent et sont aussi, accessoirement, scolarisés dans cette cité.

À l'adolescence, c'est le cas de Isma, on est parfois tenté de travailler comme guetteur pour les dealers. Et on est alors embarqué dans un monde un peu plus âgé, bien différent, violent, qui peut nous entraîner dans le drame, surtout si l'un des chef de bande tente de sortir des limites imposées par les plus anciens.

Et puis il y a aussi la police, la bac, que l'on voit sous la forme robocop, mais aussi en ballade dans les classes pour tenter d'y faire de la « prévention »...

Ces familles sont colorées, attachantes, et on est ému de cette mère qui raconte à Mitraillette l'histoire de ses ancêtres esclaves et dont certains de leurs enfants ont hérité des yeux verts du patron de la plantation. Mention spéciale à Djibril, qui tente une carrière d'avocat, et qui défend comme il peut les siens contre l'influence maudite de ce trafic qui irrigue malgré tout la cité rose.

Et Mitraillette finira par prendre cette balle dans la poitrine. Mais il semble bien qu'il va s'en sortir.



Sur notre site

www.pourletravailsocial.org

On y trouve tous les anciens numéros et beaucoup d'autres textes...

A ce jour la liste de diffusion de la Plaque Tournante comporte 1692 adresses mail. **N'hésitez pas à envoyer de nouvelles adresses pour élargir cette liste !** Rédaction de la Plaque Tournante et donc toute responsabilité assumée : Marcel Gaillard
Pour nous joindre, écrire à pourletravailsocial@orange.fr